

PROLOGUE

Il existe des matins où l'on se lève, on s'habille, et la journée commence sans que l'on devine que ce jour sera gravé à jamais dans notre mémoire.

On ne se doute pas de tout ce qu'il peut arriver en vingt-quatre heures. Le meilleur. Mais aussi le pire.

Ce que je ne savais pas, c'est qu'après tout ce que j'avais vécu malgré mon jeune âge, la vie peut être toujours plus cruelle. Il n'y a pas de limite, pas de quota. Pas de goutte d'eau qui fasse déborder le vase et cesser les malheurs. Le vase de la vie est sans fond. Il peut toujours y avoir pire. Toujours.

Il existe des matins où l'on se lève sans se douter que c'est le premier jour d'une nouvelle vie.

Il existe des matins où l'on se lève sans se douter que c'est le dernier jour de cette même vie.

SYDNEY

— Tu ne devrais pas être là, Sydney, me dit cet homme autrefois si fort, essoufflé par l'effort que prononcer ces quelques mots lui a demandé.

— Je suis là où je veux être, Grandpa.

— Tu ne devrais pas te sacrifier pour moi.

— Arrête de parler et reprends ton oxygène. Est-ce que tu veux que je te prépare une collation ?

Il fait un signe de tête pour acquiescer.

Je ne lui ai pas dit que j'ai dû me mettre en disponibilité pour rester auprès de lui. Que j'ai dû refuser une mission. Cela n'a pas d'importance. Tout comme l'argent. Maintenant que je suis avec lui, je vais pouvoir régler les factures qui ont commencé à s'entasser.

Je suis médecin et où que l'on aille, on trouve toujours un ou deux patients. J'ai déjà contacté les cabinets alentour pour voir si un peu d'aide pourrait les intéresser. Ils ont pris mes coordonnées pour les urgences. Et j'assure quelques consultations chez le Dr Peter Monroe, qui travaille juste à côté de la maison, ce qui me permet de retourner rapidement auprès de Grandpa en cas d'urgence.

Grandpa est mal en point. Des problèmes cardiaques et de l'eau dans ses poumons l'empêchent de bien respirer, et sa capacité de mouvement en est de plus en plus réduite. Depuis la mort de ma grand-mère, deux ans auparavant, il réussissait à s'en sortir seul. Mais avec son infection pulmonaire, il y a trois semaines, ce n'est plus le cas. Il ne me restait qu'une chose à faire : venir vivre chez lui, dans cette petite ville d'un peu plus de dix mille habitants. Clayton, en Californie.

Je n'y ai jamais vécu. Enfin si... Six mois. Six mois que je n'ai jamais oubliés. Les meilleurs et les pires de ma vie, qui pourtant n'a jamais été un conte de fées.

Le coin n'est pas désagréable, bien au contraire. Les montagnes, la verdure, le centre-ville typique des petites villes américaines. On peut sortir à n'importe quelle heure sans risquer de faire une mauvaise rencontre. Tout le monde connaît tout le monde. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ma mère n'est jamais revenue vivre chez ses parents.

Je suis ce que l'on pourrait appeler une erreur de jeunesse. Une parmi tant d'autres. Ma mère a découvert la drogue au lycée. Grâce à un de ses petits copains de l'époque. D'abord quelques joints puis tout s'est enchaîné. Pour compléter le tableau, si elle ne faisait pas grand cas de sa santé, il en allait de même pour les protections lors des rapports sexuels. Prendre des cachets pour planer, oui, mais en prendre pour éviter de tomber enceinte, là, c'était au-dessus de ses forces. Je ne parle pas des préservatifs, puisque après les injections de drogue dans des squats insalubres, je suppose que se protéger contre les MST lui aurait paru presque ironique.

D'ailleurs, lorsque j'étais jeune, je me demandais où elle se rendait pour se droguer, parce que Clayton est loin

d'être le Bronx. La ville n'est pas grande. Quand je lui ai posé la question, elle m'a dit qu'au début elle et ses potes junkies allaient dans les forêts environnantes. Puis, quand c'était possible, ils se rendaient à San Francisco. Une preuve vivante – ou presque – que quand on veut, on peut. Un seul lycée, quelques centaines d'élèves, et il a fallu qu'elle fréquente les trois ou quatre qui avaient une mauvaise influence sur elle.

À 18 ans, elle s'est enfuie à Seattle avec son mec – son fournisseur – après avoir échoué à ses examens. Quelque temps après, elle a appris qu'elle était enceinte de moi. Elle a essayé de rester loin de la drogue pendant la grossesse. Déjà un énorme effort pour elle. Je suis née, et sa vie de mère célibataire, sans diplôme ni formation, n'était pas facile. Résultat, elle est retombée dans la drogue tout en travaillant dans des bars peu fréquentables.

Je sais qu'elle m'aimait au fond, mais nous passions d'appartements insalubres à des squats bien pires. Nous n'avons jamais habité plus d'un ou deux mois au même endroit. Car pour ça, il aurait fallu payer un loyer. Et entre la nourriture et ses doses, il ne restait jamais rien. Ma scolarité était aussi anarchique que nos vies. Mais j'ai tout de suite compris que ça serait ma seule chance de m'en sortir pour ne pas reproduire les erreurs de ma mère. Alors je me suis accrochée. J'ai étudié. J'y consacrais même tout mon temps, ce qui me permettait également de ne pas penser à ma vie avec ma mère. Aujourd'hui je suis médecin et j'ai choisi de travailler dans l'humanitaire.

Ce que ma mère n'a jamais vraiment compris, c'est que ses parents ont beaucoup souffert de son absence. Je n'ai jamais réussi à concevoir pourquoi elle s'était

perdue dans les illusions de bonheur que lui apportait la drogue. Je ne peux que supposer qu'avoir un père pasteur était trop lourd à supporter pour elle. Elle n'arrivait pas à gérer la pression, alors elle a tout fait pour la fuir. Même si pour cela elle a gâché sa vie.

Mes grands-parents ne savaient pas comment nous allions. Ma mère les appelait de temps en temps, quand elle parvenait à rester lucide quelques jours, mais elle ne leur disait jamais où nous vivions. Malgré cela, ils ont toujours espéré qu'elle s'en sortirait. Jusqu'à il y a quelques années. Il y a trois ans, ma mère a été rattrapée par ses problèmes.

Une overdose l'a emportée.

Ma grand-mère, quant à elle, a rejoint le paradis un an plus tard.

Encore aujourd'hui, Grandpa ne doute pas de l'existence de Dieu. Comme tout bon pasteur, il dit que ce sont des défis pour nous mettre à l'épreuve. Personnellement, après tout ce à quoi j'ai assisté, que ce soit dans ma jeunesse ou dans mon travail, je n'en suis pas vraiment convaincue. Mais si ça peut l'aider à survivre à la perte de sa femme et de sa fille, deux des personnes pour qui il aurait donné sa vie, je ne peux qu'approuver. C'est une chance d'avoir quelque chose à quoi se raccrocher pour ne pas sombrer.

Il y a un peu plus de deux semaines, on m'a averti que Grandpa venait d'être hospitalisé pour une embolie pulmonaire. À 89 ans, ça ne peut pas être bon. J'ai sauté dans le premier avion pour le rejoindre. Et quand j'ai vu son état, lui qui était autrefois si fort, un véritable roc, j'ai décidé de rester. Je ne pouvais pas le laisser seul.

Après avoir préparé un thé et des petits gâteaux, je les lui apporte dans sa chambre.

— Tiens. Je sais qu'ils ne sont pas aussi bons que ceux de grand-mère, mais ils sont mangeables.

— Ta grand-mère était un vrai cordon-bleu.

— Je n'ai pas hérité de ce gène malheureusement, je lui réponds en souriant.

— Non, mais tu as celui de l'altruisme et c'est bien plus important dans la vie.

— C'est vrai qu'elle pensait toujours aux autres en premier, je me souviens avec nostalgie.

— C'est pour cela que je te répète que tu devrais retourner à ton travail et penser à toi. Moi, je suis vieux mais je peux me débrouiller.

— J'y retournerai quand tu iras mieux.

Je sais que ça n'arrivera pas mais je ne peux pas dire la vérité à voix haute, de peur que ça rende la situation trop réelle.

Quand il disparaîtra, je me retrouverai seule. Et c'est probablement égoïste de ma part, mais j'ai une peur bleue de ne plus avoir de famille.

À part ceux ayant déjà ressenti cette peur panique d'être seul au monde, nul ne peut comprendre ce que je vis. Ne plus avoir personne sur cette terre pour s'inquiéter de vous est terrifiant. Certes, j'ai des amis. Mais je suis toujours en mission pour mon travail. C'est très dur d'entretenir des relations, avec la distance, surtout pour moi.

À cause de nos déménagements fréquents et la peur d'être dénoncée aux services sociaux, ma mère m'a tenue à l'écart des autres enfants. Ce qui fait de moi probablement quelqu'un d'asocial. Je ne sais pas vraiment comment me faire des amis.

Cette peur d'être seule au monde, que plus personne ne se préoccupe de moi, est paradoxale, ou peut-être inhérente à mon incapacité à nouer des liens sociaux durables.

— Des gens ont besoin de toi, ma chérie.

— Et moi, j'ai besoin de toi. D'autres peuvent me remplacer.

— Tu sais, j'ai toujours été très fier de ce que tu as fait de ta vie. Ta grand-mère l'était également. Mais il faut que tu penses à toi. Regarde, tu vas avoir 30 ans dans quelques mois et tu n'as pas d'amoureux.

Encore cette discussion. Je l'avais déjà avec ma grand-mère quand je l'appelais. Elle ne m'ennuie pas, elle me fait juste sourire.

— Je sais. Mais que veux-tu, les sites de catastrophes humanitaires ne sont pas propices aux rencontres romantiques.

— J'imagine. Et je trouve incroyable ce que tu fais.

Une quinte de toux l'interrompt.

— Bois un peu de thé et repose-toi. Je vais aller faire quelques courses pour ce soir. Tu as le bouton d'alerte si ça ne va pas. Je vais juste à la supérette, je l'avertis en lui tendant le petit bracelet qui lui permet d'appeler les secours s'il ne se sent pas bien.

Il a raison concernant ma vie privée. Je n'ai pas d'homme dans ma vie. Juste des amis avec avantages. Après mes études j'ai décidé de partir aider ceux qui en avaient besoin. Je fais partie d'une organisation humanitaire. Nous intervenons lors des épidémies, des guerres, des catastrophes naturelles. Alors c'est vrai que lorsque l'on passe plusieurs mois à côtoyer des drames, la maladie, la mort au quotidien, des liens se créent. Mais dès que la mission se termine, on se dit au revoir, jusqu'à

la prochaine fois. Ce qui se passe là-bas reste là-bas. Je sais que je ne pourrai pas continuer ainsi toute ma vie. Psychologiquement, c'est épuisant. Les cauchemars hantent souvent mes nuits et je me réveille en pleurs. Mais me poser, c'est également avoir trop de temps pour réfléchir à ce que je veux de la vie. Ce que j'attends d'elle. Ce que je veux et ce que j'ai perdu. Que je ne retrouverai jamais.

Résultat, je n'ai pas de petit ami. Je n'en ai jamais eu. Pas depuis... un temps que je préfère oublier.

Je prends mon téléphone, mes écouteurs vissés aux oreilles, et je lance la musique.

*Big Girls Cry*¹.

1. Sia.

SYDNEY

La maison se trouvant en plein centre-ville, inutile de prendre la voiture pour aller à la supérette. Il est presque 19 heures, mais elle ferme à 20 heures. Les rues sont désertes. À part deux ou trois cafés, une pizzeria, un Subway et deux restaurants, il faut aller à Concord ou à San Francisco si on veut plus de diversité culinaire. Je l'avais déjà compris quand j'étais venue passer ces quelques mois ici.

Ça remonte à mes 17 ans. La meilleure et la pire période de ma vie. Je vais avoir 30 ans et je m'en souviens comme si c'était hier. Chaque sensation, chaque regard, chaque mot prononcé, chaque sourire, chaque rire... chacune des trop nombreuses larmes versées.

Quand je pousse la porte, la clochette annonce mon arrivée. Ça n'a pratiquement pas changé. C'est même étonnant quand on y pense. C'est toujours M. Preston qui tient la caisse. Quand ce n'est pas lui, c'est son fils, Todd, qui le remplace. Je l'ai déjà croisé quelques fois depuis que je suis revenue m'occuper de Grandpa.

— Bonsoir, Syd. Comment va le révérend ?

À chaque fois que je croise quelqu'un, on me demande des nouvelles de mon grand-père. Ça fait chaud au cœur de voir à quel point il est apprécié. Quand ma grand-mère est décédée, il n'y avait pas assez de place dans l'église pour tout le monde. Les gens attendaient dans la rue pour lui rendre un dernier hommage.

Mon métier m'a endurcie par la force des choses. Depuis que j'ai commencé, j'ai assisté à tellement d'horreurs que je pense avant tout aux vivants plutôt qu'aux morts. C'est horrible, je sais. Mais je n'ai pas le temps de me pencher sur le passé. Je ne veux pas avoir le temps de le faire. Et ce séjour forcé à Clayton est comme un retour vers ces temps que je préférerais oublier.

— Il s'accroche. C'est un dur à cuire. Je suis venue prendre de quoi lui préparer son plat préféré, les lasagnes.

— Ta grand-mère en était la spécialiste ! Elle nous en avait apporté quand ma femme a été malade. Après les avoir goûtées, on s'est même demandé si ça ne valait pas le coup d'être encore un peu souffrant un ou deux jours de plus, s'amuse-t-il à me raconter.

Je sais que ma grand-mère était adorée. Mes grands-parents étaient aimés et respectés. C'est d'ailleurs pour cela que ma mère avait l'impression de ne pas être à la hauteur. Lors de ses rares périodes de sevrage, elle me racontait que c'était les meilleurs parents que l'on puisse avoir. Elle les appelait de temps en temps pour leur donner des nouvelles. Mais elle n'est jamais retournée les voir. Elle avait trop honte. Honte de ses choix, honte de sa vie, honte d'elle-même. Personne à Clayton n'a jamais vraiment su ce qu'il était advenu de la fille du pasteur. Comme dans beaucoup de petites villes, les rumeurs se forment sans que l'on sache vraiment comment.

Et un jour, ma mère a décidé de faire une cure de désintoxication. C'est cette année-là que je suis allée vivre à Clayton.

— *Tu es la bienvenue chez toi, me dit cette femme – ma grand-mère – avec un sourire sincère. Tu sais, on a aménagé ta chambre mais tu peux la décorer comme tu le veux. Nous sommes si heureux que tu sois là.*

Quand elle me parle, elle a presque les larmes aux yeux. C'est la première fois que je la rencontre. Que je les rencontre. Son mari, mon grand-père, a l'air tout aussi heureux. À ce moment je comprends que c'est ma mère qui m'a tenue éloignée d'eux. Pourquoi ? Peut-être que quand elle sortira de cure, elle pourra m'expliquer.

— *Nous t'avons inscrite au lycée de la ville. Si tu le veux, tu peux commencer dès demain. Mais on comprendrait que tu aies besoin de quelques jours pour t'habituer à ta nouvelle maison.*

Je n'ai jamais eu de maison. Je n'ai jamais eu le temps de m'habituer à un de nos logements. Ils étaient tous temporaires.

Je pose mon sac à dos sur le lit. La pièce est sobre mais propre. Les draps sont bleu nuit.

— *J'irai demain.*

Elle a l'air surprise.

— *Comme tu veux. Quand tu te seras installée, on ira faire quelques courses. Tu n'as pas apporté beaucoup d'affaires.*

Son sourire devient triste lorsqu'elle regarde mon unique sac. À force de déménagements, je n'ai jamais pu avoir beaucoup de choses à moi. Je ne possède que quelques vêtements. Je sais que ce n'est pas normal. Je sais que comme d'habitude, je vais être la fille bizarre

qui débarque. Demain, tous les regards vont se poser sur moi. Comme chaque fois, je n'aurai pas d'ami. Mais j'ai l'habitude. C'est toujours pareil.

Mes grands-parents m'aimaient. Et je les aimais. J'ai tout fait pour être la petite-fille parfaite. J'allais à l'église, j'aidais ma grand-mère autant que je le pouvais. Je me joignais à elle quand elle allait visiter les enfants malades à l'hôpital. C'est probablement ce qui m'a donné la vocation d'aider les plus démunis. Ça et le besoin de fuir toute attache durable. Mais cette partie-là n'est pas de la faute de mes grands-parents.

Non, ça, c'est *lui*. Lui qui m'a détruite.

Il a été ma première tragédie personnelle. Bien pire que d'avoir une mère accro au crack. C'est lui qui a fait celle que je suis. Une femme qui ne reste jamais au même endroit plus de quelques mois, qui fait tout pour ne pas nouer de relation avec qui que ce soit. Pourquoi prendre le risque d'avoir le cœur encore une fois brisé en des milliards de morceaux ? Je ne peux même pas dire que je me suis reconstruite. J'ai juste réussi à faire avec.

Mon métier me permet de concilier toutes ces tares. L'humanitaire, malheureusement, est le genre de secteur qui ne connaît pas la crise. Entre les guerres, les épidémies, les catastrophes naturelles... À peine je termine quelque part, je repars aussitôt à l'autre bout du monde. D'ailleurs, je n'ai même pas d'appartement. J'ai loué un garde-meuble à San Francisco pour stocker quelques affaires. Et entre deux missions, je loge à l'hôtel.

La demeure de Grandpa, ici à Clayton, est probablement ce qui ressemble le plus à un foyer pour moi. Et pourtant, bientôt elle ne le sera plus. Comme beaucoup de pasteurs, mes grands-parents ont vécu dans une maison

louée par la paroisse. Donc, à la mort de mon grand-père, il ne restera plus rien à part leurs affaires personnelles. C'est déjà une chance qu'il ait le droit de la garder alors qu'il ne peut plus officier.

C'est étrange, comme dans ma famille personne n'a jamais été attaché aux biens matériels. Ma mère ne possédait rien, bien sûr. C'est certainement pour cela que moi non plus je ne garde rien : je ne veux rien qui puisse m'être repris. Je gagne correctement ma vie, mais je ne fais jamais de folie. Ne pas avoir de logement aide pas mal. Tout l'indispensable doit tenir dans mon sac à dos, qui me suit partout. J'ai vu tellement de gens tout perdre, jusqu'à la vie de leurs proches, que plus rien n'a d'importance. Rien sauf la vie elle-même.

Il y a plusieurs mois maintenant, lors d'une mission, un collègue avec qui j'ai eu une courte aventure – purement sexuelle, je tiens à le souligner – m'a fait le reproche d'être insensible et de n'aimer personne. Quand il a voulu que l'on se revoie à la fin de notre mission, et que j'ai refusé, il s'est énervé. À l'entendre, on vivait le début d'une grande histoire d'amour. Pour ma part, le mot « amour » ne m'avait jamais traversé l'esprit, même en rêve – ou en cauchemar. Je pensais que ça nous changerait les idées de coucher ensemble à l'occasion. Nous nous trouvions en Afrique, dans une région touchée par une épidémie, avec les morts et les malades pour quotidien. Un peu de réconfort physique n'est jamais de trop dans ces situations, histoire d'oublier un peu, l'espace d'un instant, les horreurs du monde. *A priori*, pour Spencer, ce n'était pas que physique.

— Tu n'es pas humaine. Tu ne ressens rien pour personne. Tu ne sais pas ce que c'est, l'amour. Tu finiras seule et malheureuse, a-t-il craché.

Il pensait certainement m'apprendre quelque chose. Non, je ne ressens rien pour personne, sauf pour Grandpa. De cette façon, je ne souffre plus. Par contre, je sais ce que c'est, l'amour. Le grand amour, celui que l'on ne rencontre qu'une fois, qui fait battre votre cœur si fort que vous avez l'impression qu'il va exploser. Les papillons dans le ventre, la sensation d'avoir trouvé l'autre moitié de vous-même. Ce sentiment d'être chez vous lorsqu'il vous serre dans ses bras. Tout ça, je sais ce que c'est. Et je l'ai perdu. Jamais je n'ai retrouvé ne serait-ce qu'une bribe des sensations que j'ai ressenties avec *lui*.

Alors, oui, je finirai seule, car plus jamais je ne veux être détruite comme il m'a détruite. Je ne laisserai à personne ce pouvoir. Jamais.

*Never Gonna Love Again*¹.

1. Lykke Li.